

Jordi le passeur

Ils avancent pas-à-pas, essoufflés, silencieux. Cela fait des heures qu'ils marchent sur ces sentiers de montagnes escarpés. En ce début de mois d'avril le printemps n'a toujours pas pris place ; l'hiver prend ses aises et laisse le paysage habillé d'un manteau blanc. Ils se sont encordés dès qu'ils ont atteint les premières neiges, plus pour le symbole rassurant du lien que par nécessité : la nuit n'allait pas tarder à tomber et le chemin était encore long. Ils fuyaient les troupes franquistes qui avaient vaincu les républicains au front d'Aragon. Leur silence était aussi celui de la défaite et du deuil. Ils étaient une quinzaine à tenter de franchir les Pyrénées avec pour seul bagage quelques effets et de nombreux stigmates. Leurs blessures étaient bien souvent invisibles, elles se trouvaient dans leurs regards, en boule au fond de leurs gorges et témoignaient d'un vécu douloureux au-delà du charnel. Avec le temps elle se dilueront dans leurs veines, se mêleront à leur souffle et accompagneront définitivement chacune de leur respiration. La douleur s'apprivoise dit-on mais aujourd'hui ils la partagent, vaillamment, solidairement, affrontant l'exil, la peur, le froid sur le versant espagnol du Port de Salau. Col le plus accessible par sa moindre hauteur, juste au-dessus de 2000m, il est une porte invitante, un passage fraternel ouvert sur un chemin bien connu, existant depuis le moyen-âge parcouru par les pèlerins voulant se rendre à St jacques de Compostelle. Il est aujourd'hui d'autant plus aisé à parcourir qu'à la fin du XIXème siècle un certain Louis Matussière, héritier de la papeterie paternelle et son beau-frère achetèrent le domaine forestier Bonabé sur le versant espagnol des Pyrénées à 1400m d'altitude pour en exploiter le bois et produire de la pâte à papier. S'est alors posé le problème du transfèrement de ces énormes troncs jusqu'à la commune de Salau, située sur le versant français à 850m. Ils installèrent alors un système de transport par câble qui exigea l'implantation de tout un réseau de pylônes en bois et en fer toujours existants et qui, de fait, traçait la route tel le petit poucet avec ses cailloux.

Nos espagnols, jeunes pour la plupart, sont guidés par Jordi, un ancien ouvrier de la papeterie Matussière ; il leur sera d'une grande aide grâce à sa parfaite maîtrise de la langue française et par les liens qu'il a su conserver avec la population locale. A dix-huit ans il faisait partie de ces nombreux ouvriers espagnols accompagnant le bois bûcheronné en Espagne et franchissant quotidiennement la frontière. Il avait aimé ce travail qui lui offrait aussi le gîte et le couvert, Matussière ayant construit des logements et une cantine sur site pour le bien-être et la fidélisation de ses ouvriers. Mais au bout d'une vingtaine d'années, la surexploitation de la forêt ainsi que de nombreux problèmes techniques et juridiques les obligèrent à interrompre

cette activité reliant les deux villes frontalières qui néanmoins eurent le temps d'engendrer une réelle solidarité entre les ouvriers des deux versants. La langue n'était pas un problème, le catalan ne connaît pas la frontière.

Jordi, le guide était donc de ceux-là et, républicain convaincu, il s'était engagé dans le combat, animé par un amour viscéral des valeurs démocratiques, de contrat social et de défense des biens publics. Il avait combattu et son camp avait perdu. Il ne pouvait plus rester en Espagne sous un régime dictatorial, totalitaire ; cela lui était impossible. Vieux garçon sans attache familiale, depuis plus d'un an déjà il s'était mis au service de tous ces réfugiés qui voyaient la France comme une république sœur prête à les aider et les accueillir ne serait-ce que temporairement, le temps de retrouver de nouvelles forces et de redonner le pouvoir au peuple une fois Franco vaincu et chassé. Il franchissait le col au moins deux fois par semaine avec des petits groupes. Aujourd'hui ils ne sont pas très nombreux mais il a déjà accompagné jusqu'à une trentaine de personnes à travers la frontière franco-espagnole. Il s'en était fait une mission, elle l'habitait jour et nuit. Il était de ces êtres qui ne peuvent se suffire d'une vie égocentrée. Pour lui chaque humain se doit d'œuvrer pour le mieux-être de tous ; il voulait que ses choix de vie soient en parfaite adéquation avec ses valeurs républicaines.

Ce soir il est inquiet car, dans son petit groupe se trouve une jeune femme enceinte qui a de plus en plus de mal à avancer. Il avait évalué sa grossesse à la proéminence de son ventre et estimait qu'elle en était à son septième mois. Elle retarde le groupe qui se montre malgré tout très bienveillant à son égard en l'allégeant de son barda. Cependant, s'ils ne veulent pas être pris par l'opacité d'une nuit très froide et sans lune, ils doivent presser le pas. Il s'approche de la jeune femme et lui prodigue une petite tape amicale encourageante : « *Com estàs ?* ». Elle répond par ce qu'elle aurait voulu être un sourire mais n'apparaît à ses yeux que comme une grimace de souffrance : « *Està bè* ». Ça va ; elle est courageuse. Il avait bien essayé de la dissuader d'entreprendre une telle marche dans son état mais elle n'avait guère d'autre solution ; son mari tué lors de cette guerre fratricide, sa maison réquisitionnée par les troupes franquistes, elle n'avait plus ni logis ni moyen de subsistance. Son seul espoir était de rejoindre sa sœur en France qui devait se trouver quelque part en Ariège. Elle était sans nouvelles depuis quelques mois, les moyens de communication en ces temps de conflits se trouvant extrêmement fragilisés. Elle attend son premier enfant et n'a pas l'expérience des multipares et ne peut pas non plus bénéficier de celle d'une mère attentive qui saurait la conseiller et la rassurer. Étonnamment pour un homme de sa génération sans enfant, Jordi connaît les premiers gestes à

avoir lors d'un accouchement inopiné. Il avait acquis une petite expérience en portant secours à une veuve isolée dans la montagne et cela le rassurait quelque peu aujourd'hui. « *Com et dius? - Elsa.* » La jeune femme mal chaussée pour affronter la neige fait un écart, et s'accroche au bras de Jordi pour ne pas tomber. Celui-ci s'adresse alors au groupe d'une voix forte et autoritaire : « *Alto ! Està bé, fem un descans.- Per què un descans aquí ? - molt cansada !* » Ils comprennent tous que la personne trop fatiguée est Elsa ; alors ils cherchent un arbre sans trop de neige à son pied, y étalent une toile cirée prévue pour les repos en terre boueuse, l'aident à s'asseoir et sortent un petit en cas de leurs sacs ; souvent un bout de fromage et un morceau de pain. Jordi présente un thermos plein de tisane de thym à la jeune femme qui boit à même le goulot cette infusion chaude régénérante. Ils repartent dix minutes plus tard et une femme offre son bras à Elsa qui s'y agrippe nerveusement. Ils ne sont plus qu'à un kilomètre du sommet, un kilomètre de la frontière, un kilomètre de la France ! Un kilomètre en plaine n'est rien, c'est le voisinage, la porte à coté, mais de nuit en pleine montagne, les pieds dans la neige, cela devient un interminable voyage. Il est néanmoins facile de se repérer grâce aux pylônes. Malgré le risque d'attirer l'attention, Jordi sentant une petite baisse de régime entame alors doucement avec la voix tendre d'un père endormant son enfant le chant qui unit tous les résistants républicains « *Catalunya, triumfant, tornarà a ser rica i plena ! Bon cop de falç ! Bon cop de falç defensors de la terra* » alors lentement s'élève un chœur chuchotant et *reprenant* d'une seule voix « *Ara es hora segadors... Ara es hora ...* »

Ils atteignent ainsi le sommet, rythmant leurs pas sur ceux d'Elsa, les accompagnant de chants traditionnels. Jordi s'étant arrangé pour éviter le poste frontière, lève soudainement sa lampe torche et fait de grands signes en s'écriant « *Estem a França !* » Alors dans un moment de liesse partagée ils jettent leurs sacs au sol et se prennent dans les bras, se congratulent, pleurent, rient ; l'espoir luisant à nouveau dans leurs yeux. Tout à coup Elsa pousse un cri... toutes les lampes et les regards se posent alors sur elle... elle venait de perdre les eaux. Enfin, elle est en train de perdre les eaux et ses vêtements sont trempés. Elle se met à pleurer et toutes les femmes du groupe l'entourent immédiatement en un geste de protection. « *Hi ha un refugi proper ?* » Demande l'une d'entre elles. « *La cantina... dos-cents metre.* » C'était bien là la solution la plus logique : rejoindre ce bâtiment qui avait servi de cantine aux ouvriers de la papeterie. Les habitations avaient disparu, construites en bois, détruites par un feu, mais la cantine en pierre, bien que délabrée offrirait un refuge et permettrait un accouchement à l'abri, la température ambiante étant à présent glaciale. Ils se remettent en mouvement. Elsa pleure toujours, à petites larmes, doucement, comme pour ne pas déranger. Elle murmure : « *Crec...*

Crec que el nadó és a punt de néixer... ». Elle est à présent secouée par de sévères contractions et tente tant bien que mal de poursuivre sa marche en serrant les dents. Les femmes autour d'elles lui caressent le visage, lui murmurent des mots tendres. L'une d'entre elles, Angela, décide de vérifier la dilatation du col d'Elsa et de mesurer ainsi les chances pour elle d'atteindre la cantine avant la naissance de l'enfant. Elle se dévêt de son manteau et entraîne Elsa à l'écart, la fait asseoir adossée à un rocher et entreprend un examen obstétrical succinct éclairée par la faible lueur de sa torche. Le diagnostic est vite fait : l'enfant est sur le point de naître ; Il est impossible pour Elsa de parcourir la distance qui la sépare de la cantine ; elle va devoir accoucher ici même, en plein air, contre ce rocher de calcaire dans le froid hivernal et sans assistance médicale. Angela se précipite vers le groupe en attente et les informe de la situation. Jordi pense qu'il faut envoyer quelqu'un au village de Salau en éclaireur pour essayer de trouver des vêtements chauds de bébé et si possible des villageois susceptibles d'abriter la mère et l'enfant pour quelques jours. Il connaît bien les habitants du village et s'auto-désigne pour accomplir cette tâche. Avant de se précipiter sur les sentiers enneigés, il demande à deux de ses compagnons d'allumer un feu et de faire chauffer de l'eau. Ils ont fort heureusement des gamelles militaires qui feront office de casseroles. Il faut également trouver du linge propre ... Angela le chasse d'un geste de la main l'invitant à prendre le large : elle s'occupera du reste. Tout en leur donnant rendez-vous à la cantine il se met à dévaler le flanc de montagne à toute allure malgré l'obscurité, sûr de son chemin, habité par la mission qui lui incombe. Alors que les hommes, heureux de l'opportunité ainsi offerte de s'éloigner du lieu de délivrance, parcourent le terrain dans tous les sens pour trouver un peu de bois, les femmes sortent leur linge de corps de leurs sacs et les déchirent en morceaux sans aucune hésitation. Angela demande alors à l'homme qui l'accompagne dans ce périple la cape qu'il porte sur ses larges épaules. Il la lui tend aussitôt laissant entrevoir un bandage serré à l'épaule gauche. Elsa est installée sur la pièce de toile cirée recouverte d'une serviette et les sacs placés aux quatre coins sont empilés de sorte qu'ils forment comme des petits piliers permettant de tendre la cape qui abritera la mère et l'enfant, à la fois du vent froid et des regards. Un feu est rapidement allumé devant cette tente de fortune et les hommes d'un commun accord se placent debout en demi-cercle le dos tourné pour faire rempart au vent qui a repris de la virulence. Une des femmes tente de faire sécher les vêtements d'Elsa, une autre lui éponge le front alors qu'Angela surveille le travail qui a maintenant bien commencé. A chaque contraction la future maman pousse de petits cris qu'elle tente d'étouffer, gênée et honteuse de devoir exhiber ainsi tant d'intimité. « *Tot està bé. Calma't ... Calma't* » l'exhorte doucement Angela, soucieuse de tranquilliser cette toute jeune femme qui accouche pour la première fois dans des circonstances peu

ordinaires et peu rassurantes. Elle aperçoit désormais quelques cheveux ; le bébé se présente bien, c'est l'essentiel. Encore quelques minutes, un quart d'heure peut-être... les contractions se font plus fréquentes et soutenues. Elsa laisse échapper de grosses larmes et répète inlassablement « *Felix, Felix, Felix* ». C'est comme une incantation, une prière venue du fond de son âme qu'elle balbutie doucement au rythme de ses respirations haletantes. « *Qui és Felix?* » demande Angela « *El meu marit* » répond Elsa dans un sanglot « *El meu marit Felix. Es mort !* » Les deux femmes à ses soins se regardent et partagent ensemble cette douleur. Elles connaissent la peur de perdre un mari, un enfant et ont maintes fois envisagé cette possibilité alors que leurs époux étaient au combat. Mais la cause est juste à leurs yeux, elles les aiment aussi pour cet engagement, elles ne supporteraient pas la faiblesse d'une soumission, la lâcheté d'une reddition. Avec le combat elles ont accepté l'éventualité de les perdre « *Mort en la batalla ? - Si ! - és un heroi!* » Alors elles pleurent ensemble, se prennent les mains, se jurent une amitié éternelle et font la promesse de veiller à ce que ce bébé ne manque jamais de rien. Elsa le visage baigné de larmes leur sourit et dans un cri les ramène brusquement à la réalité du moment. Le crâne du bébé se présente. Elsa doit commencer à pousser.

Jordi a déjà atteint le petit village de Salau. La première chose qu'il fait est de passer chez Monsieur le maire pour l'avertir qu'un enfant va naître sur le territoire de sa commune ; celui-ci pourvu d'un téléphone appelle le médecin qui habite entre Couflens et Seix. Informé rapidement de la situation, le médecin se met immédiatement en route pour les rejoindre à la mairie. Jordi se rend ensuite chez Madame Pujol, une veuve qui a perdu ses trois fils lors de la grande guerre et qui loge dans une maison cossue et confortable mais bien vide ! Elle accepte tout de suite de mettre à disposition une chambre pour la mère et son enfant, et s'affaire immédiatement à sa mise en place. Reste à trouver des vêtements de nouveau-né... on peut toujours l'emballoter mais la préoccupation de Jordi est le froid cinglant que le bébé va devoir affronter pour redescendre jusqu'au village. Il partage son inquiétude avec Thérèse Pujol qui fonce vers son armoire et lui donne un molleton de laine, une gigoteuse ainsi qu'une brassière et des petits chaussons qu'elle a tricoté pour l'enfant à venir de sa nièce qui est enceinte de cinq mois. Elle aura tout le temps d'en fabriquer d'autres, ce n'est pas un problème. « Il ne faut pas que ce petit prenne froid... ». Elle ajoute un bonnet de laine: « Il sera un peu grand mais, c'est mieux que rien ! » Jordi tout en remerciant Thérèse, repart en trombe vers la mairie où il rejoint le maire et le médecin qui vient d'arriver. Ils décident de remonter tous les trois avec des couvertures et des thermos pleins de café et tisanes ainsi que quelques morceaux de pain, charcuterie, fromages et fruits secs. La montée sera plus longue, Jordi, pour bien la connaître,

l'évalue à 3 heures. « Et une civière ? Si on remontait une civière ? La maman est peut-être très affaiblie? » Sitôt dit, sitôt fait ! Et les voilà partis bien chargés mais le cœur plein de cet humanisme tendre que seule la venue au monde d'un enfant peut insuffler. C'est comme une fine couche de bienveillance qui vient de s'abattre sur leurs épaules et c'est si doux que la morsure du froid disparaît, le printemps pointe dans leurs regards et fleurit leurs bouches d'un sourire. Ils marchent à vive allure, unis dans l'effort, se prêtant attention, prêts à porter secours... Et c'est sans encombre qu'ils arrivent sur le site de la cantine. De loin ils peuvent apercevoir un feu crépitant dans un vieux fût métallique placé très certainement à leur intention devant l'une des arches pour leur indiquer l'emplacement du petit groupe. Ils accélèrent le pas et franchissent tout essoufflés la voûte d'entrée. Ils sont accueillis par un «Aaaaaah !» de joie et de petits vagissements ; les visages sont sereins, l'atmosphère est paisible... Tout s'est bien passé ! Ils poussent tous trois un soupir de soulagement et se dirigent vers les femmes auxquelles ils remettent vêtements et couvertures. Les hommes ayant également dressé un brasero à l'intérieur de la pièce ouverte aux quatre vents il y règne une chaleur toute relative mais suffisante pour ne pas mettre l'enfant en danger. Elsa interpelle alors leur guide « *Hé Jordi, mira el meu petit francès ! – Un noi! Es un noi !* » Celui-ci se tourne aussitôt vers le maire et d'une voix émue comme s'il s'agissait de son propre enfant traduit: « C'est un garçon ! ». Le docteur s'approche du nouveau-né et en un simple coup d'œil se rend compte qu'il va bien puis s'adressant à la maman : « Et comment allez-vous l'appeler ce petit ? » .Jordi s'apprêtait à traduire mais Elsa répondit avec un large sourire et une si jolie pointe d'accent : « François, c'est son *nòm*... François, *meu* petit français ! »

Quelques mois plus tard la guerre éclatait en France, et les républicains espagnols réfugiés dans le Couserans ariégeois qui avaient pu échapper aux camps de rétention furent nombreux à prendre le maquis dès 1941. Jordi et la plupart des hommes ayant franchi la frontière furent de ceux-là, résistants expérimentés et aguerris ils furent un réel atout dans cette lutte clandestine contre les nazis. Elsa ne retrouva sa sœur que bien plus tard. Elle éleva son fils sous l'aile protectrice de Thérèse qui les adopta, les logea et les nourrit d'amour et de bienveillance pendant toute la guerre et au-delà, le temps que la jeune maman reprenne des études et puisse être autonome. Belle brune aux formes généreuses, au sourire éclatant et à la bienveillance légendaire, Elsa devint une jeune femme très courtisée mais elle ne voulut jamais s'engager, restant, au-delà de toute raison, fidèle à son mari décédé. Jordi était devenu le parrain du petit et leur rendait souvent visite. C'est ainsi qu'il se rapprocha de Thérèse qu'il

épousa après l'armistice ne voulant pas, auparavant, la compromettre par ses exactions commises à l'encontre de l'occupant. François eut une enfance choyée et ne connut la terre natale de ses parents qu'à l'âge de 37 ans après la mort du caudillo Francisco Franco. Bien que bilingue, il n'avait jamais mis les pieds en Espagne fidèle à la parole de son père qu'Elsa lui avait transmise « L'Espagne républicaine ou l'Espagne oubliée ! ». En ce printemps 1976 le pays s'ouvrait lentement et souvent encore douloureusement à la démocratie sous le règne de Juan Carlos. Alors François invita sa mère à entreprendre à pied le chemin inverse qui les conduirait jusqu'à son lieu de naissance. Parvenus à la cantine ils firent une halte parmi ce qui à présent n'était plus que des ruines puis poursuivirent leur chemin jusqu'à la frontière et là Elsa se mit à chercher le rocher où elle avait donné naissance à son fils. Lorsqu'elle fut sûre du lieu, tous ces souvenirs affluèrent à sa mémoire et la submergèrent d'émotion. Elle tomba à genoux en sanglotant. François la prit dans ses bras et la berça comme elle avait fait avec lui 37 ans plus tôt. Il lui murmura des mots tendres à l'oreille et avec beaucoup d'émotion lui annonça qu'il allait être père et que si c'était un garçon il l'appellerait Félix.